

ARMOIRES DE DIXMUDE

XII

VILLES ET VILLAGES. — GITS ET LA SECTE DES STEVENISTES.

DIXMUDE. — LES GATEAUX-AMES.



U milieu de cette riche contrée que nous allons parcourir, et dont nous avons essayé de dépeindre les habitants, d'indiquer les mœurs et les préoccupations dominantes, se trouvent jetés un peu au hasard une quantité de petites villes et de villages pittoresques, intéressants à divers titres, curieux et qui renferment pour la plupart de précieux souvenirs.

C'est Roulers, avec sa belle tour Saint-Michel; c'est Dixmude, célèbre par son jubé; c'est Zedelghem, où l'on voit les fonts baptismaux les plus anciens de la province; c'est Thourout, l'ancien bois de Thor, où Marie de Bourgogne trouva la mort dans une partie de chasse, et qui fut en outre la patrie de saint Rambert; ce sont Ghiselles, où sainte Godelive fut assassinée par son mari; Furnes, dont la procession extravagante attire chaque année une multitude de curieux; Gits, qui abrite une secte religieuse spéciale, et, en remontant vers le Nord, Nieupoort, Ostende et Blanckenberghe, qui dressent le long de la plage leurs hôtels, leurs vieux bastions ou leurs clochers pointus.

L'intérêt que présentent ces agglomérations diverses est, je n'ai

guère besoin de le dire, fort varié et très inégal. Dans le nombre, il s'en trouve, comme Roulers, par exemple, qui, après avoir été ruinées par la guerre, la peste ou le feu, se sont refait une existence nouvelle¹, et qui, grâce à l'industrie de leurs habitants, à la vitalité de la race, et aussi, disons-le, à des circonstances heureuses, ont réparé les brèches de leurs murs, augmenté leur étendue et ont comblé les vides faits dans leur population.

Ces villes-là, nous n'en parlerons guère; le bruit des métiers chasse la rêverie, et la fumée des usines éloigne les archéologues. D'autres, au contraire, comme Dixmude, Furnes ou Nieupoort, se sont immobilisées dans le passé. Ces autres cités sont restées fidèles aux traditions anciennes; elles ont conservé l'aspect, la tenue, le cachet du vieux temps, et, s'il n'est point encore permis de leur donner le nom de « villes mortes », du moins peut-on les nommer des « cités endormies ».

Ce sont là les agglomérations dont nous nous occuperons de préférence. C'est vers elles que nous allons nous diriger; mais auparavant nous voudrions qu'il nous fût permis de dire quelques mots du joli village de Gits, dont nous parlions à l'instant, et surtout de la secte des « Stevenistes », qui y a trouvé son dernier refuge.

Peu de personnes savent quelle fut exactement l'origine de cette secte presque contemporaine, et par cela même singulièrement étrange. Corneille Stevens, son fondateur, était né à Wavre en 1747. Élevé dans les ordres, il était devenu chanoine de Namur, lorsque le cardinal de Frankenberg l'appela auprès de lui. On était alors dans la période la plus tumultueuse de la Révolution. La loi du 7 vendémiaire de l'an IV venait d'être mise en vigueur dans les provinces de

1. « Cette ville était autrefois renommée par le grand commerce de ses toiles. Elle est présentement réduite à 312 maisons et 600 habitants. — Elle a été de tout temps fort exposée, et particulièrement pendant les dernières campagnes. » (*Mémoire dressé en 1697, par ordre de Louis XIV*, Ms. n° 16168, à la Bibliothèque des ducs de Bourgogne.) — Aujourd'hui Roulers a retrouvé son ancienne splendeur, et compte plus de 13,000 habitants.

la Belgique ; elle interdisait à tout prêtre, sous peine de la déportation, de célébrer les saints offices, s'il ne déclarait reconnaître, dans le sens républicain, la souveraineté du peuple. Le cardinal de Frankenberg, prélat d'un grand âge et d'une certaine érudition, possédait un esprit vacillant et indécis dans le principe ; mais, une fois un parti arrêté, cette indécision se changeait en un entêtement sénile, c'est-à-dire inébranlable. Stevens, lui, était d'une inaltérable orthodoxie, plus royaliste que le roi et plus papiste que le pape. Il ne tarda pas à s'emparer de la volonté de son chef hiérarchique ; bientôt même il le domina complètement. Celui-ci, excité de longue main, résista à l'autorité nouvelle, fut arrêté, envoyé au delà du Rhin, et Stevens, nommé vicaire général, prit en mains l'administration du diocèse.

C'était tomber de Charybde en Scylla. Non seulement le nouveau vicaire général ne se montra pas plus conciliant que son chef direct ; mais il refusa, lui aussi, de prêter serment, et se répandit en écrits d'une violence extrême. Ces écrits éveillèrent promptement les susceptibilités du pouvoir, et, pour mettre fin à cette opposition, on résolut l'arrestation de Stevens. Prévenu à temps par des amis dévoués, Stevens aurait pu s'enfuir, mais il regarda la fuite comme une désertion, et préféra demeurer dans le pays « se cachant dans les antres et les cavernes », comme il le disait lui-même dans le style ampoulé de son temps.

C'est alors qu'il commença dans les campagnes flamandes son étrange apostolat. L'ardeur de sa parole, la violence même de sa doctrine ne tardèrent point à lui faire des prosélytes ; en outre, il avait cette force énorme, cette puissance de persuasion que porte toujours avec soi une conviction inébranlable. Il croyait et croyait fermement. Seul contre tous, il pensait être en possession de la vérité, et rien ne put le détourner de la voie qu'il s'était tracée. Le Concordat lui-même n'eut pas le pouvoir de calmer son zèle. Après 1801 comme avant, il protesta au nom des droits de l'Église transgressés. Il affirma que le pape n'avait fait qu'obéir à la violence, et que du fond du cœur

il reniait l'acte qui lui avait été imposé. Il traita d'intrus les évêques nommés par Napoléon ; il qualifia le catéchisme impérial de « chef-d'œuvre de séduction et de tromperie », et, s'emparant de cette parole sacrée : *Multi sunt vocati et pauci electi*, il persuada à ses adeptes que, seuls, ils devaient constituer le petit troupeau d'élus choisis par le Seigneur.



ROULERS : VUE GÉNÉRALE

Il serait assez délicat d'affirmer que les disciples de Stevens partagèrent, d'une façon absolue, sa manière d'interpréter les devoirs de la société vis-à-vis de l'Église, ni même qu'ils comprirent fort exactement les divers points de sa doctrine. Les rapports de l'Église et de l'État forment une matière tellement complexe, que les esprits instruits et réfléchis sont loin d'en saisir toutes les difficultés. Or, les sectaires du nouvel apôtre n'étaient rien moins que des gens instruits. Ils appartenaient aux classes les plus modestes de la population et se recrutaient

surtout dans les campagnes. Il semble donc probable que ces crédules paysans prirent au pied de la lettre les violences faites au pape, comme de nos jours beaucoup d'entre eux ont cru à la captivité effective de Pie IX¹. Leur bonne foi se révoltait à l'idée de ce saint vieillard tourmenté et violenté, comme récemment leur cœur frémissait à la pensée du prétendu cachot où l'on tenait enfermé le chef de la catholicité. En outre, il faut compter que le *pauci sunt electi* dut exercer sur leurs cerveaux un peu rudes une certaine fascination. On a toujours une vive propension à se croire supérieur à son voisin, et il ne déplaisait point à ces nouveaux chrétiens d'entrer tout seuls au paradis. Cela flattait leur amour-propre. Ils pensaient qu'il serait amusant et curieux de voir la mine des gens de Beveren, Lichtervelde et de Cortemarck, voire ceux de Dixmude, de Roulers et même de Gand ou de Bruges, obligés de demeurer à la porte du ciel et de parlementer longuement avec saint Pierre, pendant qu'eux seraient admis sans observation et sans conteste.

Toujours est-il qu'après s'être faits les adeptes de Stevens, ils persévérèrent dans sa doctrine nouvelle. Les conditions eurent beau se modifier, les années s'écouler et Stevens disparaître, les Stevenistes restèrent fidèles à leur foi ; et aujourd'hui encore, sans vouloir rien entendre, sans se laisser ébranler par aucun raisonnement, ils persistent à regarder les prélats actuels comme des usurpateurs, et les membres du bas clergé comme les complices d'une indigne spoliation. Mêlés dans la vie courante aux populations catholiques, ils en sont, au point de vue religieux, séparés par un abîme. A leurs yeux, les ouailles les plus ferventes ne forment qu'une bande d'hérétiques, qu'un troupeau gangrené, dont ils se tiennent à l'écart, constituant ainsi entre eux un groupe à part, compact, sans relations spirituelles avec le monde qui les entoure.

1. On m'a raconté, étant à Gits, que deux vieilles dames stevenistes avaient fait récemment le voyage de Rome, pour savoir si vraiment le pape avait cédé à la contrainte en accordant le Concordat.

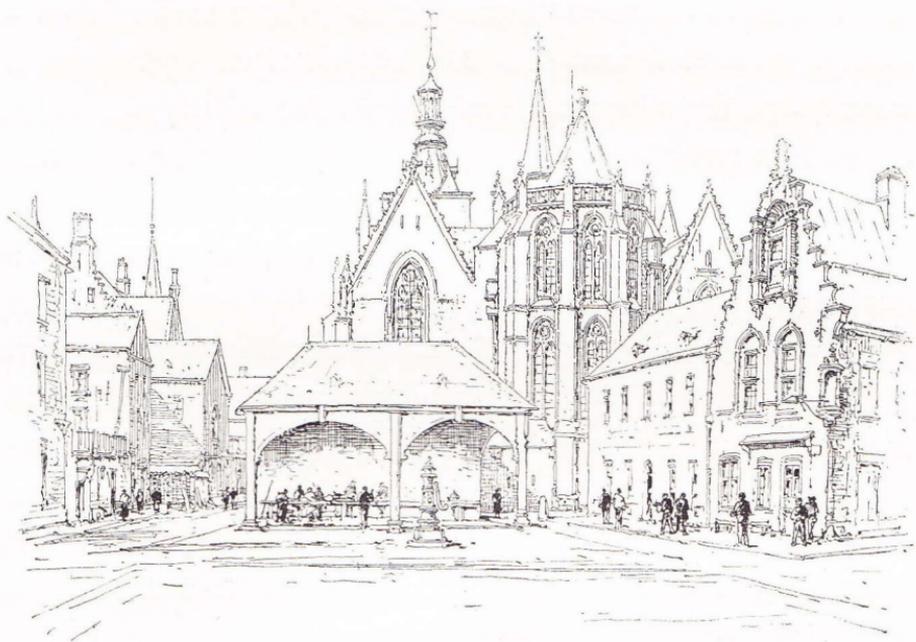
N'ayant plus de ministres pour leur transmettre la parole de Dieu, ils s'en passent. Les sacrements venant à leur manquer, ils ont préféré y renoncer plutôt que de pactiser avec des chrétiens corrompus. Leurs enfants ne sont plus baptisés à l'église, et ne s'en portent pas plus mal, à ce qu'ils disent. Leurs mariages ne reçoivent plus la consécration religieuse, et ils n'en sont pas moins bons, à ce qu'ils prétendent. Quelques voisins affirment qu'à certains jours ils se réunissent secrètement pour prier en commun, et l'on ajoute que ces jours-là, l'un d'eux prend la parole et se livre à la prédication. Mais ce ne sont là que des suppositions gratuites. A la moindre question indiscreète, les Stevenistes se renferment, en effet, dans un mutisme absolu. Le silence est leur seule réponse, et leurs pratiques, si elles existent, sont recouvertes par un voile impénétrable, et qui défie l'espionnage le plus ingénieux.

De cette inébranlable rigidité de principes, il ne faudrait point conclure, toutefois, que le pays où les Stevenistes se sont établis est une terre sévère, triste et renfrognée. Si jamais, au contraire, un pays eut un aspect aimable, familier et nullement farouche, c'est bien celui qui s'étend de Hooglede à Dixmude. Partout les moulins, alternant avec les clochers pointus, égayent l'horizon. Partout les champs fertiles chargés de moissons dorées sont coupés par de verts bosquets, par des haies touffues ou des allées ombreuses. Gits, lui-même, ne dépare pas ce paysage bucolique. C'est un bon village coloré, hospitalier, point trop coquet, mais qui n'a rien d'austère ni de sombre. Et nul, à le voir, ne se douterait du schisme qu'il abrite, non plus que de l'état de révolte religieuse où persévèrent ses paisibles habitants.

Une fois Gits dépassé, la route que nous suivons nous conduit tout droit à Cortemarck, autre gros village bien gai, lui aussi, et bien vivant. Puis, au-dessus de Cortemarck, si nous appuyons sur la gauche, c'est-à-dire vers l'Ouest et si nous marchons tout droit, nous ne tarderons pas à apercevoir le clocher de Dixmude.

Dixmude est une de ces villes endormies dont nous parlions tout

à l'heure, et personne ne se douterait, à la voir doucement assoupie, avec ses toits rouges et ses moulins à vent émergeant d'un feuillage touffu, entourée à perte de vue par une ceinture de verdoyantes prairies, que jadis ce fut un port de mer célèbre, une cité aux destinées héroïques, dont le nom est cent fois inscrit dans les fastes guerriers du vieux pays flamand.



DIXMUDE : PLACE DU MARCHÉ

Il n'en faut pas douter cependant. Les chroniqueurs sont là qui l'affirment, et les vieux documents se réunissent pour leur donner raison. Consultez Sanderus ¹, il vous dira qu'en 1128 une charte de l'abbaye des Dunes qualifiait déjà « Discamuda » de ville forte. Feuilletez le rituel de l'église paroissiale, il vous apprendra que la consécration de ce pieux sanctuaire eut lieu le 22 août 1144 ². Quant aux *Chroniques de France*, elles vous enseigneront que les troupes de Philippe le Bel s'emparèrent de Dixmude en 1299, et vous verrez

1. *Flandria illustrata*.

2. Voir le *Calendrier belge*, loc. cit.

dans les comptes de la ville d'Ypres que, quatre ans plus tard, cette cité déjà populeuse offrait asile à une partie des foulons et tisseurs yprois, chassés de leur ville natale à la suite d'une émotion populaire.

Puis, ce sont les dates lugubres qui se succèdent avec une régularité douloureuse. Dix fois la petite ville est assiégée, et dix fois elle est défendue avec des fortunes diverses, mais toujours avec vaillance et courage par ses habitants. En 1333, elle est détruite par le feu, et, comme le phénix, elle renaît de ses cendres. Trois siècles plus tard, sa forteresse et ses halles sont de nouveau la proie des flammes, et entre temps maint incendie la ravage. « Elle étoit alors si peuplée qu'en un des embrasements, auxquels elle a été si sujette, 300 maisons brûlèrent en un jour¹. »

A cette époque « la mer baignoit ses murailles formant un bras capable de recevoir les vaisseaux qui y venoient trafiquer² ». Ses foires et marchés étaient en outre célèbres sur toute la côte, et l'on y tenait « tous les mois de juillet une belle foire de chevaux, comme aussi l'on y fesoit trafic de toute autre espèce de marchandize³ ». Et comme si tous ces avantages ne lui eussent point suffi, elle faillit au xvii^e siècle devenir une place forte de premier ordre.

En 1695, Guillaume III, alors chef de la coalition contre la France, commandant les troupes d'Espagne, de Hollande et des alliés, la fit fortifier avec un soin extrême et la pourvut de troupes, de munitions et d'artillerie. Mais ce furent peines et soins dépensés en pure perte, car le général major des troupes danoises, Jean-Antoine Ellenberger, que Guillaume avait établi gouverneur de la place, la rendit

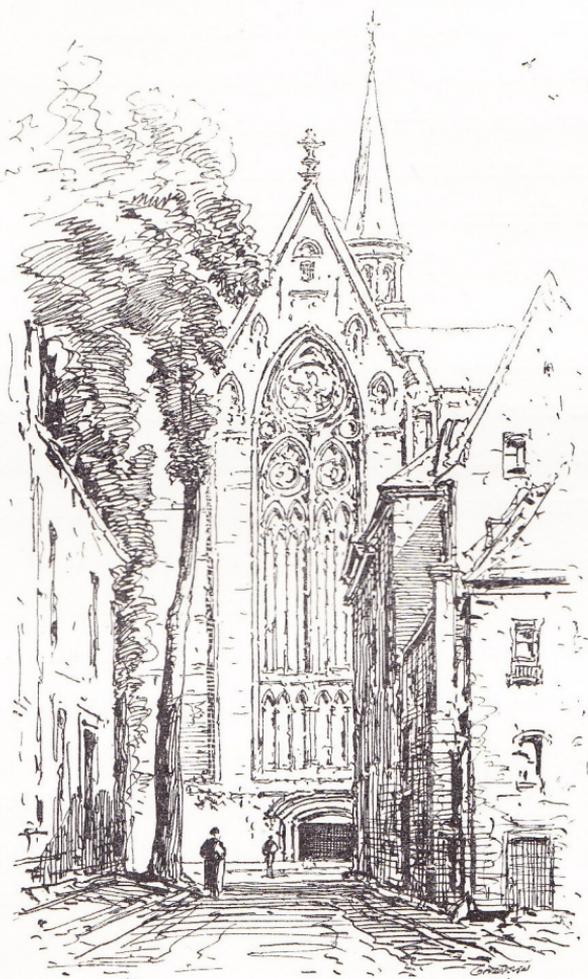
1. Le P. Bousingault, voir *la Guide universelle, etc.* (1677).

2. Ce fait, qui nous paraît si extraordinaire (Dixmude est aujourd'hui à plus de 15 kilomètres de la mer), est attesté par un grand nombre de documents. En 1128, notamment, Guillaume Cliton, comte de Flandre, exemptait les bourgeois de Saint-Omer du droit de tonlieu dans « les ports de Dixmude et Gravelines » ; en 1244, Dixmude avait encore une pêcherie qui était une source de conflits entre son châtelain Thierry, sire de Beveren, et la comtesse de Flandre.

3. Guicciardini.

par capitulation à première sommation, sans avoir soutenu aucun assaut, sans bombardement et sans brèche ¹.

A partir de ce jour, il semble que Dixmude ait abdiqué toutes ses



DIXMUDE : PORCHE LATÉRAL DE L'ÉGLISE

glorieuses aspirations. Comme au temps de Guicciardini, elle a continué d'être une « bonne et gentille petite ville », mais elle a dépouillé ses allures guerrières, et renoncé aux préoccupations lucratives du commerce et de l'industrie. Ses rues sont droites, larges et

bien percées, mais désertes et silencieuses. Ses maisons sont propres, soigneusement entretenues, mais elles sont muettes, et une certaine mélancolie se dégage de leur placide tranquillité ; tranquillité de petite ville du reste, où tout devient un événement, et où le passage d'un étranger met en branle les langues des deux sexes.

Au centre de la cité, s'étend une grande place, carrée, très vaste, hors de proportions avec le reste. Sur cette place, se dresse une ancienne maison d'architecture flamande, rendue fruste par le temps, mais de forme élégante et d'aspect pittoresque. De gros barreaux de fer, qui grillagent ses fenêtres, lui donnent un petit aspect rébarbatif qui ne lui messied pas.

Jadis cette maison a dû s'appeler le *steen* et servir de prison. Au moment où nous visitons cette partie de la Flandre, on construisait, tout auprès de ce petit monument, un édifice de bon caractère, que j'ai soupçonné devoir être un futur hôtel de ville. Le reste de la place ne m'a point semblé offrir grand intérêt. Ce n'est pas toutefois que les vieilles maisons manquent à Dixmude. A courir les rues, on en découvre plus d'une à l'aspect vénérable et à la façade historiée. On en rencontre aussi sur le *grootendyk* (la grande digue), au bord de l'Yperlé, dont les deux extrémités sont garnies par deux curieuses demeures : l'une, un fringant petit castel avec niches et tourelles ; l'autre, une jolie maison appelée *Papegai* (le perroquet), nom bien trop babillard pour cette tranquillité, ce recueillement et cette solitude.

Mais toutes ces gracieuses constructions sont bien vite oubliées quand on a visité l'église. Non pas que ce doyen des monuments de Dixmude soit un chef-d'œuvre architectonique. Loin de là, c'est un édifice de moyenne grandeur, d'aspect lourd, pesant, massif, avec trois nefs d'inégale hauteur, assises sur de robustes colonnes de pierre bleue. L'écartement des voûtes est considérable, et l'absence d'arcs-boutants, en laissant à la poussée toute sa pesanteur, a rendu nécessaire un arsenal de clefs, de crampons en fer et de tenons, qui certes sont peu

faits pour réjouir l'œil du visiteur. Mais l'église de Dixmude possède un jubé magnifique, exceptionnel, et ce jubé est justement célèbre dans toute cette partie de l'Europe.

C'est le seul de tout le pays flamand qui remonte à l'époque du gothique fleuri, et, sous ce rapport, il présente un intérêt tout spécial. Il est, du reste, d'une richesse prodigieuse et d'une remarquable élégance.

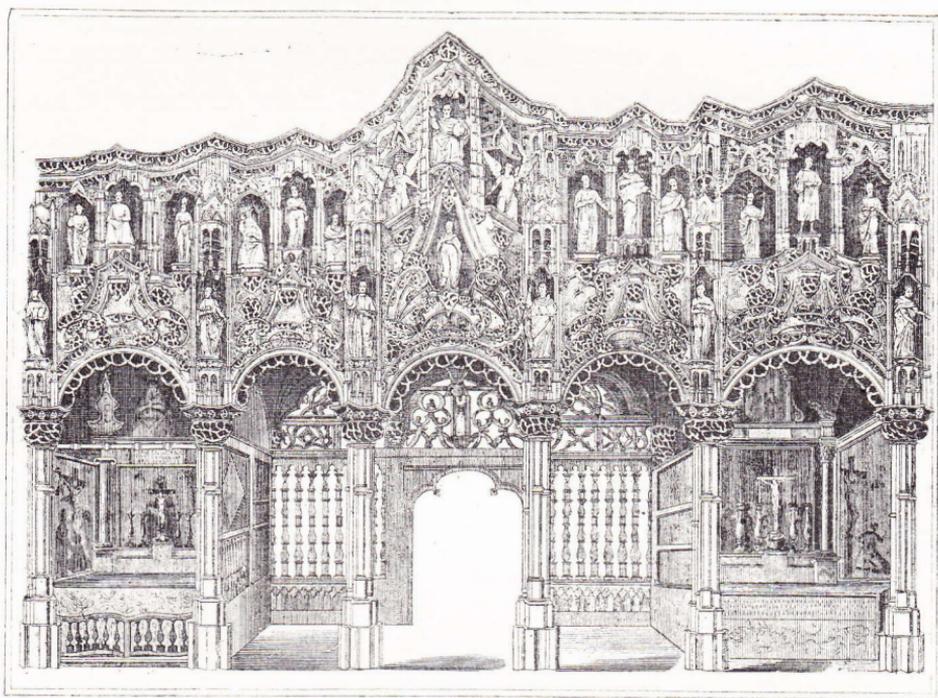
Soutenu par six faisceaux de colonnettes, il forme en avant du chœur une sorte de petit porche d'une délicatesse exquise et d'une forme très gracieuse. Les arcs, dont la retombée repose sur les colonnes, sont en anses de panier, et, au-dessus d'eux, s'épanouit toute une végétation de moulures contournées, tout un enchevêtrement d'arcs trilobés, brodés de quatre feuilles, bordés de choux frisés ou de feuillages rampants, enveloppant de jolies petites niches gothiques, peuplées d'élégantes statuettes.

Tout cela, on le devine, n'est pas bien sévère, mais c'est très soigné comme exécution, fort agréable à l'œil, intéressant comme époque, et, je le répète, d'une extrême richesse.

La Renaissance, de son côté, n'a point voulu demeurer en reste avec le vieux temple. Elle lui a fourni ses belles boiseries du chœur, un banc d'œuvre de grand style et une chaire très simple, mais d'un heureux modèle, et qui repose de toutes ces sculptures exubérantes et tourmentées qu'on rencontre à chaque pas dans le pays flamand. Elle lui a fourni surtout un mausolée, une balustrade et un tabernacle à quatre faces et à cinq étages, avec colonnes, pilastres, niches et statues, le tout en marbre noir et blanc et de la plus belle ordonnance. Le mausolée a renfermé la dépouille mortelle de « MESS^{rs} ANTHOINE DE SAOQUESPÉE CH^{er} SEIG^r DE DIXMUDE, GOUV^r ET CAP^e DE LA VILLE DE DUNKERQUE POUR LE ROI D'ESPAGNE PHILIPPE II », lequel trépassa le onzième jour de l'an 1568, et fut sans doute le donateur de toutes ces belles choses.

Jadis, sur cet élégant tombeau reposait une statue. Cette statue a

disparu, et c'est grand dommage. Elle fut détruite probablement par quelque fanatique iconoclaste, et pour faire oublier la belle œuvre absente, les Dixmudois ont paré leur église de tableaux sacrés, d'une qualité contestable, d'*ex-voto* en cire, suspendus là par ceux qui après avoir eu la grâce d'être estropiés, ont obtenu celle de revenir à leur



JUBÉ DE L'ÉGLISE DE DIXMUDE

Fac-similé d'après une ancienne gravure.

état normal, et enfin de saintes images en bois qui attestent certainement plus de ferveur que de goût.

Parmi ces images, il s'en trouvait jadis une qui, m'a-t-on dit, avait été l'occasion d'un miracle. Un soldat allemand l'ayant frappée de plusieurs coups d'épée, le sang avait jailli de ses plaies et taché le pavé. Orne-t-elle encore le sanctuaire de Dixmude? Je ne saurais le dire, ne l'y ayant point aperçue. Toutefois ce qu'il faut bien remarquer, et pour cause, ce sont de grandes pancartes, munies d'une inscription

de correction douteuse, mais dont la signification est trop claire pour prêter à interprétation :

VERBOD
VAN OP DEN VLOER
TE SPOUWEN¹.

Une pareille recommandation, dans un semblable lieu, pourrait bien faire douter du respect des Dixmudois pour la religion et pour ses sanctuaires. Heureusement que sur ce point leur réputation n'est plus à faire. On sait, en effet, que leur dévotion est sans limites puisqu'elle s'étend jusqu'à la pâtisserie.

Ne croyez pas à une plaisanterie, ni même à une exagération. Tous les ans, le jour de la Toussaint et le jour des Morts, on voit les habitants de Dixmude, riches et pauvres, grands et petits, jeunes et vieux, tous dans la proportion de leur estomac et de leur bourse, se livrer à une effroyable consommation de brioches d'une forme spéciale. Mais n'allez pas croire qu'il s'agisse ici d'une goinfrerie déplacée. Ces brioches sont des *zieltjenskoeken*, des « gâteaux d'âmes », et chacun de ceux qu'on avale, en ces jours sacrés, délivre une âme du purgatoire et la rend au paradis. Heureux pays, n'est-il pas vrai, où une indigestion laborieusement gagnée atteste un pieux dévouement, témoigne d'une sainte abnégation, d'une immolation personnelle et peut passer pour une action dévote et louable?

Pour être exact, toutefois, j'ajouterai que cette gastronomique et pieuse coutume s'étend à nombre d'autres villes flamandes. Mais à Dixmude elle affecte des proportions tout à fait exceptionnelles, qu'explique, du reste, la qualité exquise du beurre, qui sert à fabriquer ces *zieltjenskoeken*. Ce beurre, en effet, jouit d'une réputation très grande, vieille au moins de trois siècles, car au temps de Guicciardini sa supériorité était déjà incontestée. « Icy, écrivait ce voyageur consciencieux en parlant de Dixmude, icy se fait le plus délicat beurre de tout le

1. Défense de cracher sur le pavé.

Pays-Bas. » Un siècle plus tard, le père Bousingault renchérisait encore sur cet éloge, et le *Beeste dixmudsche Boter*, affiché aujourd'hui chez tous les débitants flamands, prouve que cette réputation s'est transmise intacte jusqu'à nous. La supériorité indiscutée du beurre de



DIXMUDE : VUE PRISE SUR LE *Grootendyk*.

Dixmude est, du reste, facile à comprendre. Il suffit de jeter un regard sur les magnifiques pâturages qui s'étendent autour de la vieille cité, pour en avoir le secret. Ces grandes plaines formées par des terrains d'alluvion rappellent, comme richesse et comme fertilité, les plus beaux, les plus plantureux *polders* de la Frise et de la Noord-Holland. Et ce n'est pas seulement Dixmude qui leur a dû la meilleure partie de sa prospérité ancienne, mais encore Furnes, sa voisine et sa rivale.

HENRY HAVARD

LA

FLANDRE

A VOL D'OISEAU

ILLUSTRATIONS D'APRÈS NATURE

PAR

MAXIME LALANNE



PARIS

GEORGES DECAUX, ÉDITEUR

7, RUE DU CROISSANT, 7

1883

Tous droits réservés.